

U «Le Malentendu» à la mécanique implacable

SAINT-JEAN-DE-GONVILLE ♦ C'est à une pièce du patrimoine que s'attaque le théâtre Les 50 du 3 au 13 avril.

Mis en scène par Frédéric Desbordes, «Le Malentendu» synthétise et développe tous les thèmes de Camus. Analyse.

Auteur de romans (*L'Étranger*, *L'Peste*, *Le premier homme*) et d'essais philosophiques (*Les étrangers* et *L'indivisible*), Albert Camus (1913-1960) était aussi, et surtout, dramaturge (*Les Justes*). Surtout même, car à l'instar de son frère-enemi qui était Sartre, Camus a utilisé la fiction théâtrale pour illustrer, de manière diffuse mais beaucoup plus accessible, sa pensée philosophique.

«Le Malentendu» (écrit en 1943, joué pour la première fois l'année suivante) ne fait pas exception. Bien en trois actes, elle entre dans ce que l'on nomme communément le cycle de l'absurde, le premier entrecroisé par l'auteur, avant la révolte, et l'amour. Comme pour *Le mythe de Sisyphe* (essai) ou *L'Étranger* (roman), cette pièce développe une pensée chère à son époque (on pense à Ionesco, Beckett, et au théâtre de l'absurde) selon laquelle la monde — qui déçoit nous à une variante, nous ne pouvait, et ne pourrait être à l'avenir, qu'absurde.

Inspiré d'un fait divers, ce qui rajoute encore, et au réalisme du propos, et à l'absurdité du monde, le sujet de la pièce a donc été une variante au cinéma. «L'auvergnat rouge» de Claude Autant-Lara 1951 avec Fernandel. Soit Martha (la sœur de Jan), Maria (la femme de Jan), la mère (sa mère), Jan donc, ainsi qu'un vieux domestique d'une fustige où le schéma prend place. Jan est de retour en terre familiale, dans les lieux où il a grandi, qu'il a quittés aussi, voilà vingt ans, alors adolescent, laissant là sa mère et sa très jeune sœur; après avoir fait fortune, il revient aujourd'hui avec une curieuse idée: ne pas dire qui il est.

Thèmes camusiens

Comme Jan, le héros, Camus est un étranger, entre deux cultures (l'algérienne et la française de sa filiation). Étranger aussi dans un monde des Lettres qui ne l'acceptera que difficilement (souvent dénigré pour son style, et une pensée, jugés trop simplistes). Mais, d'avantage encore, ce qui l'insépare, c'est de confronter son héros aux autres. Comme dans «L'Étranger» finalement, où Meursault est confronté au regard moral de la société, ou dans «La chute», où le héros affronte sa propre conscience après avoir laissé une jeune femme se suicider sans intervenir.

Bien que tiré d'une histoire vraie, le texte est plus autobiographique qu'il n'y paraît: le pays aimé, «devant la mer et le soleil», fait écho à cette Europe (...) si triste (...) où Maria, la femme de Jan, NDLR cherche en vain un visage heureux. N'oublions pas que nous sommes en plein cœur de la Seconde Guerre mondiale, que Camus a quitté l'Algérie et qu'il œuvre, pour le compte de la Résistance, au sein du journal *Combat*... On retrouve, de fait, tous les grands thèmes camusiens, en ébauche, parfois, seulement: c'est le cas de l'engagement (Jan: le bonheur n'est pas tout et les hommes ont leur devoir) ou de l'amour (la troisième partie de l'œuvre, malheureusement inachevée). Ce dernier est d'autant plus troublant que Camus est réputé pour ses amours difficiles, troublant par la sensibilité bouleversante des mots qu'il offre à Martha, la femme de son père qui ne comprend pas pourquoi son mari joue, ainsi, à ces jeux dangereux: «Non, les hommes ne savent jamais quand ils ont fait leur amour. (...) Tandis que nous, nous savons qu'il faut se dépecher d'aimer, partager le même lit, se donner la main, craindre l'absence. Quand on aime, on ne rêve à rien.»

Absurde destinée

Mais Jan n'est-il pas aussi cet étranger qui traverse l'œuvre de retour à l'étranger en exil de retour à la maison (mais quelle est-elle, celle arbitraire, après être passé de vie à trépas, l'auteur des «Contes de la folie ordinaire» est de retour dans les bibliothèques avec «Le retour du vieux déguisé». Comme son titre le suggère, l'auteur poursuit, vingt ans après, les thèmes que Hank allait écrire à partir de 1969 et durant deux décennies, pour *Open City* ou encore *NOLA Express*. Alors totalement inconnu, l'écrivain subversif américain laissait libre cours à sa créativité et à son humour dans ces pièces primales qui allaient alimenter «Journal

héros de «L'Étranger», quand il demande à Martha (sa sœur, qui ne le reconnaît pas) quel est le langage qu'utilisent les clients. Lui, ne le connaît pas. Pour cause, il n'est pas client, mais parent. Or, la confusion initiale qu'il a lui-même créée (ne pas dévoiler son identité) génère la haine, d'où naît le drame...

Mais, d'avantage que l'absurde, c'est le sort (ou la destinée) que s'attache à développer ici l'auteur. C'est parce que le domestique entre quand Martha prend le passeport de Jan, et parce qu'elle est troublée par les rêves d'ailleurs que le voyageur lui a dépeints, que l'existentialiste rend le document au client sans le consulter... et donc, sans le reconnaître. Ce qui pourrait être un procédé dramaturgique, une ficelle un peu trop grosse pour un instant comme tel, parce que Camus enchaîne les répliques hétéroclites qui ne laissent nul répit au lecteur, et parce qu'à chaque phrase, il vise juste. C'est le cas, par exemple, dans la scène VI de l'acte 1, qui décrit la première rencontre entre la mère et son fils, un enfant qui fait face à la mort et à la sœur en quelque sorte, tandis que la fille (la sœur) maintient cette distance qui ne demande qu'un mot pour éclater, que l'on croit secrètement même si on se laise inévitable.

La, les personnages de Camus ne s'émancipent pas des intentions de leur auteur et, comme de fidèles soldats, s'en vont sans que lui leur dise... D'autres thèmes sur-

L'on naît, seul avec sa conscience, et l'on n'est jamais que responsable de ses actes...

viennent, enfin: la culpabilité (sa propre conscience ou les tourments de son âme), présente notamment dans «Les Justes», apparaît ici-aussi, par les sentiments contrastés de la mère: elle voudrait voir partir ce voyageur pour en finir, mais pas tant par malhonnêteté, qu'il pousse au crime, que pour sa trop grande lassitude existentielle.

«Je dois lui donner le sommeil que je souffrais pour ma propre nuit», se déraisonne-t-elle finalement.

La mort, aussi, question philosophique par essence pour le philosophe qu'était Camus, n'est ici évidemment pas occultée.

La mort de Jan, imaginée par sa mère et sa sœur, laisse place à une profonde réflexion, teintée d'absurde et de bienveillance feinte («Il ne porte plus la croix de cette vie intérieure...») suggère la mère: «cette chambre est faite pour qu'y dorme et ce monde pour qu'on y meure» complète la sœur). Et puis, dans ce texte d'une noirceur absolue, il y a la punition, sans espoir ni Salut (surtout pas!). Chez les existentialistes, la punition n'est pas divine, mais morale. L'on naît, seul avec sa conscience, et l'on n'est jamais que responsable de ses actes... Jan en fera l'expérience. ♦

«Le Malentendu», pièce d'Albert Camus, mise en scène par Frédéric Desbordes, avec Patrick Dewaery, Julie Barrière, Mercedes Bruneau et Elia Moreau, du 3 au 13 avril au théâtre Les 50, 31bis Impasse aux Bains, à St-Jean-de-Gonville. Jeudi 13 et 14, vendredi 14 et 15 avril, à 14h et 20h30, samedi 5 et 12 avril à 20h30, dimanche 13 avril à 17h, mardi 18 avril à 14h. Tarif: 25/20/15/10€ (gratuit pour les moins de 12 ans). Renseignements et réservations, 01-04-50-56-37-77, contact@theatreles50.fr ou www.theatreles50.fr.

MARTHA **EXTRAIT**

Mère, il faudra le tuer.

La MÈRE, plus bas.

Sans doute, il faudra le tuer.

MARTHA

Vous dites cela d'une singulière façon.

LA MÈRE

Je suis lasse, en effet, et j'aimerais qu'on m'aime celui-là soit le dernier. Tu serais terriblement fatigué. La mère se penche pour de mourir devant la mer ou au centre des plaines, mais je voudrais bien qu'en suite nous partions ensemble.

MARTHA

Nous partirions et ce sera une grande heure! Redresser-vous, mère, il y a peu à faire. Vous savez bien qu'il ne s'agit même pas de tuer. Il boira son thé, il dormira, et tout ira bien encore, nous le porterons à la rivière. On le retrouvera dans longtemps, collé contre un barrage, avec d'autres qui n'auront pas eu sa chance et qui se seront jetés dans l'eau, les yeux ouverts. Le jour où nous nous sommes assis au nettoyage du barrage, vous me le disiez, mais, ce sont les rôles qui souffrent le moins, la vie est plus cruelle que nous. Redresser-vous, vous trouverez votre repos et nous fuirons enfin d'ici.

LA MÈRE

Qui, je vais me redresser. Quelqu'un, en effet, je suis contente à l'idée que les rôles n'ont jamais souffert. C'est à peine un crime, tout juste une intervention, un léger coup de poce donné à des vies innocentes. Et il est vrai qu'apparemment la vie est plus cruelle que nous. C'est peut-être pour cela que j'ai du mal à me sentir coupable.

En toutes lettres...

Charles Bukowski n'est pas mort! Enfin... son œuvre vit encore. Pres de vingt ans après être passé de vie à trépas, l'auteur des «Contes de la folie ordinaire» est de retour dans les bibliothèques avec «Le retour du vieux déguisé». Comme son titre le suggère, l'auteur poursuit, vingt ans après, les thèmes que Hank allait écrire à partir de 1969 et durant deux décennies, pour *Open City* ou encore *NOLA Express*. Alors totalement inconnu, l'écrivain subversif américain laissait libre cours à sa créativité et à son humour dans ces pièces primales qui allaient alimenter «Journal

d'un vieux déguisé» (une quarantaine de chroniques) et nourrir son œuvre à venir des «Contes...» et «Nouveaux contes...» «Au sud de nulle part...».



Autre ton, autres émotions. Avec courage, Helena Volet témoigne d'un passé brutal, celui de ses

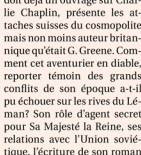
parents pendant la Seconde Guerre mondiale. L'histoire de son père, juif de Prague combattant pour son pays, et de sa mère, jeune Ukrainienne échappée d'un camp nazi, qui devient caporale de l'Armée Rouge. Un récit dense et prenant, qui rend juste à un pan oubli de l'histoire.



Enfin, remercions Pierre Smolik de remettre Graham Greene à l'honneur. Avec «Graham Greene-The Swiss Chapter à l'ombre de la Suisse», en édition bilingue comme son nom l'indique, l'essayiste à qui l'on doit juste un ouvrage sur Charlie Chaplin, présente les attaques des suisses du cosmopolite mais non moins auteur britannique qu'était G. Greene. Comment cet aventurier en diable, reporter témoin des grands conflits de son époque a-t-il pu échouer sur les rives du Léman? Son rôle d'agent secret pour Sa Majesté la Reine, ses relations avec l'Union soviétique, l'écriture de son roman

«Dr. Fischer of Geneva» et son adaptation cinématographique avec James Mason, restent néocult, et tout est éclairant. ♦

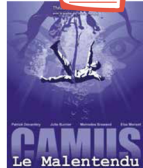
«Graham Greene-The Swiss Chapter à l'ombre de la Suisse» de Pierre Smolik, éditions Call Me Edouard, 24,99€.



Jan: Mais je suppose que ce n'est pas si facile qu'on le dit de rentrer chez soi et qu'il faut un peu de temps pour faire un fils d'un étranger.

Pour les représentations des 3, 4 et 5 sont contenues complètes qui envoient à l'adresse: 02-05-56-37-77, contact@theatreles50.fr ou www.theatreles50.fr.

02-05-56-37-77, contact@theatreles50.fr ou www.theatreles50.fr.



02-05-56-37-77, contact@theatreles50.fr ou www.theatreles50.fr.